

Eugène Müntz



*Les arts à la cour
des papes Innocent
VIII, Alexandre VI,
Pie III (1484-1503)*

Eugène Müntz

Les arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503)

Recueil de documents inédits ou peu connus



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066335496

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

I

II

III

INNOCENT VIII

NOTICE PRÉLIMINAIRE

APPENDICE A LA NOTICE PRÉLIMINAIRE

CHAPITRE PREMIER

LES ARCHITECTES

LES SCULPTEURS

LES PEINTRES

CHAPITRE II

LES «MAGISTRI VIARUM» ET LES TRAVAUX D'ÉDILITÉ

LE PALAIS DU VATICAN

LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

CHAPITRE III

A. — LES ÉGLISES DE ROME

B. — LES MONUMENTS ANTIQUES

C. — LES ÉDIFICES CIVILS

D. — TRAVAUX EXÉCUTÉS EN DEHORS DE ROME

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

LA TAPISSERIE ET LA BRODERIE

LE COSTUME

LE MOBILIER

LES FÊTES

ALEXANDRE VI

NOTICE PRÉLIMINAIRE

CHAPITRE PREMIER

LES ARCHITECTES

LES SCULPTEURS

LES PEINTRES

CHAPITRE II

LES «MAGISTRI VIARUM» ET LES TRAVAUX D'ÉDILITÉ

LES PONTS

LES PORTES ET LES MURS

LE VATICAN

CHAPITRE III

A. — LES ÉGLISES

B. — LES MONUMENTS ANTIQUES

C. — LES ÉDIFICES CIVILS

CHAPITRE IV

Avignon.

Bagnorea.

Candia.

Caprarole.

Carpio.

Centeno.

Césène.

Cività-Castellana.

Cività-Vecchia.

Fabriano.

Fiumicino.

Isola.

La Magliana.

Montalto.

Monticelli.

Narni.

Nepi.

Offida.

Orviéto.

Ostie.

Pérouse.

Piombino.

Porto.

Proceno.

Sassoferrato.

Sermoneta.

Subiaco.

Terni.

Tivoli.

Vasciano.

Vicovaro.

Viterbe.

CHAPITRE V

L'ORFÈVRERIE

LA BRODERIE ET LA TAPISSERIE

CHAPITRE VI

Les Fêtes du Couronnement.

PIE III

NOTICE PRÉLIMINAIRE

APPENDICE

I

II

III
IV
V

FONDATION EUGÈNE PIOT

LES ARTS

A LA COUR DES PAPES

INNOCENT VIII, ALEXANDRE VI, PIE III

(1484-1503)

REQUEIL DE DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PAR EUGÈNE MÜNTZ

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONSERVATEUR DES COLLECTIONS DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Ouvrage accompagné de 10 planches tirées à part et de 94 gravures dans le texte.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1898

PRÉFACE

Table des matières

I

Table des matières

L'histoire de l'art romain à la fin du XV^e siècle et pendant tout le siècle suivant n'a pas provoqué jusqu'ici les patientes recherches auxquelles le passé de l'Ombrie ou de la Toscane, de Venise ou de Bologne, doit d'avoir été éclairé d'une si vive lumière. La Ville Éternelle le cède à cet égard, non seulement au foyer scientifique qui s'appelle Florence, mais encore à ses modestes émules, Pérouse, Sienne et Orvieto, dont les annales artistiques ont été révisées avec tant de succès de nos jours.

Et cependant aucune cité n'a exercé une influence plus directe sur le renouvellement des doctrines d'art; aucune ne s'est montrée plus hospitalière aux chefs d'École, de quelque région qu'ils vinssent. Nulle part ailleurs on n'a vu éclore, cinq ou six générations durant, un nombre plus surprenant de chefs-d'œuvre. En vain, on chercherait à diminuer l'intérêt du sujet en objectant que cette floraison n'avait rien de national; qu'elle était factice et due à la seule intervention d'artistes étrangers. Un fait est constant: Rome a été, à partir du milieu du XV^e siècle, le théâtre d'une activité sans pareille; les instruments de cette activité fussent-ils venus, sans exception aucune, du dehors, Rome ne leur a pas moins donné l'unité et la cohésion.

Le principal obstacle aux recherches de ce genre a été la difficulté de pénétrer dans les dépôts de documents que conserve Rome, surtout dans les Archives Secrètes du Saint-Siège, dans celles du Chapitre de Saint-Pierre et de la Fabrique de Saint-Pierre, ainsi que dans celles des grandes familles romaines. Ce n'est pas qu'on n'ait mis au jour, à diverses reprises, des fragments empruntés à ces collections; mais les conditions mêmes dans lesquelles on les avait obtenus étaient de nature à décourager les plus intrépides. Fea, qui publiait en 1822 ses Notices inédites sur Raphaël, Bramante, les San Gallo, n'avait même pas pu consulter les registres originaux; il avait dû se contenter de la copie de ces pièces exécutée sous Alexandre VII et déposée à la Bibliothèque Chigi. Plus récemment, il fut donné à un autre Romain de franchir le seuil des Archives Secrètes, mais ce ne fut qu'à la dérobée qu'il put faire quelques extraits. Albert de Zahn, le dernier des érudits qui ait été admis dans les Archives Secrètes, avant qu'elles eussent été si libéralement ouvertes à l'étude par le Souverain Pontife régnant, n'a eu à sa disposition qu'un nombre limité de matériaux et, il faut bien l'ajouter, les matériaux les moins intéressants .

La création, au «Campo Marzo», d'un vaste dépôt dans lequel le gouvernement italien, après la prise de possession de Rome, réunit, sous le nom d'Archives d'État, les archives provenant de l'ancien Ministère des Finances pontificales, et une foule d'autres fonds, marque une nouvelle étape dans ces études. Le premier, M. Léon Clédat, aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, a signalé l'intérêt de ces documents . On sait, d'autre part, combien

de notices précieuses en a tirées le regretté commandeur Antonio Bertolotti, depuis directeur des Archives de Mantoue. J'y ai puisé, de mon côté, les éléments de nombreuses publications, dont j'indique en note les principales.

Les Archives du Saint-Siège et les Archives d'État, telles sont, je l'ai déjà indiqué, les sources principales que j'ai mises à contribution. Mais, en outre de lacunes fâcheuses, la sécheresse inhérente à ces innombrables pièces de comptabilité me forçait de chercher ailleurs des renseignements plus complets, je devrais dire, plus vivants. Les Archives de la Basilique du Vatican (propriété du Chapitre de Saint-Pierre), celles de la Fabrique de Saint-Pierre, les bibliothèques publiques ou privées de Rome m'en ont fourni en abondance. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il m'a été possible de reconstituer beaucoup d'édifices détruits depuis, en me servant des notes manuscrites de Jacques Grimaldi, l'antiquaire romain auquel nous devons la description de tant de chefs-d'œuvre détruits par le faux goût des derniers siècles. J'ai été moins heureux dans les Archives du Capitole: pour l'époque dont je m'occupe, elles ne m'ont été que d'un faible secours. Quant aux Archives d'État de Florence, je leur dois cinq registres des plus précieux, relatifs aux pontificats de Léon X et Clément VII. Je citerai enfin les chroniques et les diaires, les biographies des papes et les mémoires contemporains, imprimés ou non, que j'ai également mis à contribution: grâce à tous ces documents, mes Régestes de l'art romain à l'époque de la Renaissance ne seront pas, je m'en flatte, trop incomplets.

Conformément au programme adopté dans mes précédents volumes, je réimprime, à côté des documents inédits, des pièces rares ou peu connues, de manière à offrir un tableau aussi complet que possible de l'activité qui a régné à la cour de chaque pape. Pour le même motif, je reproduis ici, en ce qui concerne le pontificat d'Innocent VIII, un certain nombre de notices que j'avais été obligé de publier dans divers recueils spéciaux, afin de prendre date et d'affirmer mes droits de priorité.



Table des matières

Dès l'abord, s'imposait à moi la nécessité de borner mon sujet, pour peu que j'eusse le désir de mener à fin l'entreprise. Il s'agissait en effet, même en ne franchissant pas le milieu du XVI^e siècle, de dépouiller au moins cinq cents registres in-folio, dont plusieurs comptent 5 à 600 pages. A ce dépouillement, des plus fastidieux, en raison du mélange continu des dépenses les plus hétérogènes, venait s'ajouter le travail, non moins considérable, de la transcription. Dans de certains registres il fallait copier le quart ou le tiers du volume; pour les inventaires, la copie intégrale était indispensable et plusieurs de ces inventaires ne remplissent pas moins de cent pages d'une écriture compacte!

Dans ces conditions il eût été impossible de reproduire in extenso les documents mis à contribution: ce ne serait pas un volume qu'il eût fallu consacrer aux pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI et de Pie III, ce serait pour le moins une demi-douzaine de volumes. Néanmoins, alors

même que j'ai été forcé de me borner à un extrait ou à une analyse, je me suis appliqué à reproduire, dans la mesure du possible, les termes mêmes de l'original. Ce système me paraît préférable à celui qu'ont suivi mes regrettés amis Alexandre Pinchart, dans ses Archives des arts, sciences et lettres, et Antonio Bertolotti, dans ses précieuses publications sur les artistes étrangers fixés à Rome: il importe, en effet, que le lecteur soit mis à même de contrôler directement l'interprétation donnée par l'éditeur. Et puis, il est telle mention de détail dont l'importance peut échapper à l'éditeur et qui sera toute une révélation pour un lecteur spécialement préparé.

En face de l'étendue de ma tâche j'ai pris le parti de m'arrêter au pontificat de Paul III, dont la mort (1549) partage le siècle en deux parties égales, en même temps qu'elle sert, au point de vue où je me suis placé, à délimiter deux époques. Elle correspond en effet au moment où disparaissent les derniers disciples de Raphaël et avec eux les grandes et saines traditions, Désormais la dégénérescence est complète et générale; rien ne s'oppose plus au progrès du mauvais goût; la longue agonie de l'art italien commence. Le palais Farnèse, la plus belle création de Paul III, marque la fin de la Renaissance et c'est par des notices relatives à ce splendide monument, que se terminera mon travail.

Avant de procéder à la transcription même des documents, il était nécessaire de séparer ceux d'entre eux qui avaient réellement trait à des artistes de ceux qui ne concernaient que de simples artisans ou manœuvres. La distinction entre les uns et les autres n'est pas facile à

établir, lorsqu'il s'agit du XV^e et même d'une partie du XVI^e siècle. C'est ainsi que, derrière le «magister lignaminis», le «lignarius», le «carpentarius», le « falegname», comme derrière le «murator» ou le « maestro di muro», se cache souvent un architecte célèbre; de même que des sculpteurs de mérite reçoivent souvent le titre et remplissent le rôle de simples « scarpellini» ou «lapicidæ ». De crainte de laisser échapper quelque maître important, j'ai pris le parti de noter tous les passages où est mentionnée une des professions indiquées ci-dessus. Le surcroît de travail que m'a occasionné cette détermination a été largement compensé : rien qu'en rapprochant les noms que me fournissaient les Archives de ceux auxquels Vasari a donné place dans son recueil de biographies, je n'ai pas tardé à découvrir que les «scarpellini» Meo et Giuliano étaient identiques à Meo del Caprino, l'architecte de la cathédrale de Turin, et à Giuliano da San Gallo, l'illustre architecte florentin; bref que bon nombre de ces artisans, en apparence si humbles, comptaient parmi les gloires de la Renaissance.

Pour certaines professions, telles que la ferronnerie, le doute n'était guère possible. Aussi ai-je cru pouvoir négliger tous les «fabri, ferrarii» ou «clavarii», excepté quand le contexte même prouvait qu'ils s'étaient occupés d'une œuvre d'art proprement dite.



[Table des matières](#)

Dans mon désir de donner un texte aussi exact et aussi correct que possible, j'ai scrupuleusement respecté

l'orthographe des originaux et ne me suis permis que des changements sans importance, tels que la substitution de l'æ à l'e cédillé, du j à l'i, de l'u au v. Comme la ponctuation fait presque partout défaut, je ne l'ai rétablie que là où elle était indispensable pour l'intelligence du texte. En ce qui concerne, par contre, les abréviations, je ne les ai conservées qu'autant que la lecture en était douteuse et crois m'être conformé en cela aux règles de la vraie paléographie. Partout ailleurs je les ai résolues et transcrites en toutes lettres. Enfin, toutes les fois que le déchiffrement d'un mot ne m'a pas semblé d'une certitude absolue, je l'ai fait suivre d'un point d'interrogation; aimant mieux pécher par excès de défiance que par une assurance trop grande. Au besoin, j'ai rapproché ces mots des termes analogues que me fournissait le Glossaire de Ducange.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que j'ai laissé de côté les formules placées au commencement et à la fin de chaque mandat. Elles sont à peu près toutes identiques et n'auraient servi qu'à grossir inutilement mon travail. Quant aux phrases oiseuses supprimées dans le corps même des documents, j'en ai marqué la place par des points.

J'en viens au classement que j'ai cru devoir adopter pour cette masse considérable d'extraits, dont le chiffre total s'élève à plus de dix mille.

Plusieurs systèmes étaient en présence. Je pouvais adopter l'ordre chronologique comme règle absolue, ainsi que l'avaient fait d'illustres modèles: Gaye dans son *Carteggio*, le marquis de Laborde dans ses *Ducs de Bourgogne*, Gaetano Milanesi (avec quelques restrictions) dans ses *Documenti per la storia dell' Arte Senese*. Mais il

m'aurait fallu, dans ce cas, morceler à l'infini les matériaux, déjà si fragmentaires, que j'avais rassemblés et renoncer à toute idée de composition.

Le système opposé, le classement par noms d'artistes, offrait des inconvénients plus grands encore; il m'obligeait à disséminer en une foule d'endroits les notices qui se rapportaient au même monument, et puis, où classer les pièces dans lesquelles le nom de l'artiste manquait!

Le système mixte, auquel je me suis arrêté, me paraît le mieux répondre à la réalité des choses: en effet, il permet de grouper les documents d'après leurs affinités naturelles. L'ordre chronologique y prévaut, en ce sens que j'ai divisé mon travail en un certain nombre de livres correspondant chacun à un pontificat et que j'ai donné place dans chacun de ces livres à toutes les notices relatives à un même pape. Mais dans ces chapitres, pris isolément, j'ai tenu compte des matières, et non plus des dates. Avant tout, il m'a paru indispensable de grouper autour d'un monument déterminé les diverses dépenses auxquelles il avait donné lieu, de manière à permettre au lecteur d'embrasser d'un coup d'œil l'histoire de ces vastes foyers d'activité artistique qui s'appellent la Basilique de Saint-Pierre, le Palais du Vatican, le Palais du Capitole, etc. Ainsi, que l'on se reporte successivement aux règnes d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III, on y trouvera, sous la rubrique Vatican, par exemple, les comptes de tous les travaux d'architecture, de sculpture, de peinture sur verre et autres, qui y ont été exécutés sous chacun de ces papes.

Que le lecteur ne soit pas surpris de la diversité des dates se rapportant aux mêmes paiements. Cette anomalie

— simplement apparente — tient à ce qu'une série de registres mentionne la date à laquelle le mandat est ordonnancé ou remis au titulaire, et une autre la date à laquelle a lieu le versement. Il peut arriver que plusieurs mois séparent ces deux opérations.

Il arrive également à tout instant que la somme indiquée à la fin d'un mandat ne soit pas la même que celle qui est mentionnée dans le corps même du document. Cette anomalie aussi n'est qu'apparente: elle provient de ce que le comptable compte tantôt par florins de la Chambre apostolique, tantôt par florins larges ou florins petits et vice versa.

L'énumération des monuments mêmes a toujours lieu dans un ordre déterminé. Je commence invariablement par la Basilique de Saint-Pierre et le Palais du Vatican (I), pour passer en second lieu aux églises de Rome, rangées dans l'ordre alphabétique (II), puis aux édifices, non consacrés au culte, rangés dans le même ordre (III), et enfin aux constructions diverses (IV).

Les œuvres d'art qui ne se rattachent pas d'une manière intime à un monument d'architecture, et qui ont en quelque sorte le caractère de meubles, se trouvent réparties, pour chaque pontificat, dans les sections suivantes: I. Sculpture; II. Peinture; III. Orfèvrerie; IV. Tapisserie et Broderie; V. Objets de haute curiosité ; VI. Divers.

Enfin j'ai placé au commencement et à la fin de chaque pontificat, sous la rubrique: Couronnement — Funérailles, — les dépenses relatives à ces cérémonies. On sait quelle place importante l'art y occupe.

Je crois avoir réussi, grâce à ce groupement: 1° à donner une idée suffisamment nette de l'état des arts à la cour de chaque pape; 2° à faciliter la composition de monographies consacrées aux principaux édifices de la Ville Éternelle; 3° à montrer le développement de l'art et des industries d'art aux diverses périodes de la Renaissance romaine. Quant aux artistes pris individuellement, des tables détaillées, placées à la fin de chaque volume, permettront de réunir sans effort les éléments de leur biographie.

Il me reste à expliquer ici les abréviations dont je me suis servi pour les renvois.

Tous les documents qui ne sont suivis d'aucune indication de provenance sont tirés des Archives d'État de Rome. Tels sont les volumes des Mandats (M.), de la Trésorerie Secrète (T. S.), les comptes de la sacristie de l'église de Saint-Augustin (Sagr. S. Agostino), etc.

Les lettres A. S. V. signifient: Archives Secrètes du Vatican.

Quant aux autres dépôts, ils sont chaque fois mentionnés in extenso.

Il y aurait de l'ingratitude à ne pas rappeler ici le concours dévoué que m'ont prêté, pour la transcription ou l'analyse des documents conservés aux Archives du Vatican, le professeur Giovanni Gatti, dom Pietro Wentzel et le professeur Alfredo Monaci. Grâce à eux, j'ai pu puiser largement dans un dépôt, qui n'a été véritablement accessible qu'après mon départ de l'École de Rome, à une époque où mes devoirs professionnels m'enchaînaient à Paris. La compétence de ces habiles paléographes est assez

universellement reconnue pour que j'aie pu me croire dispensé de collationner leurs copies, contrairement à la règle que je me suis invariablement imposée pour les documents provenant des Archives d'État.

INNOCENT VIII

[Table des matières](#)

29 AOUT 1484 — 25 JUILLET 1492



NOTICE PRÉLIMINAIRE

[Table des matières](#)

A première vue, le pontificat d’Innocent VIII paraît des plus effacés, même en se plaçant au point de vue très spécial que nous avons mission d’étudier ici. Cependant, malgré bien des faiblesses, malgré une certaine lourdeur d’esprit, ce pape a fait preuve d’un goût véritable pour les créations monumentales, et d’une énergie peu commune pour la réalisation de ses projets. On a beau dire que nulle religion ne comporte un déploiement d’œuvres d’art aussi considérable que le catholicisme; que, bon gré mal gré, les Papes étaient forcés de s’adresser aux arts somptuaires: pour ma part, je ne puis me défendre d’un sentiment d’admiration pour des princes qui, au milieu des minuties de l’étiquette, et parmi tant de fonctions absorbantes, savaient conserver la liberté de leur esprit, suivre les grandes

affaires, en même temps qu'étendre leur sollicitude aux moindres détails de l'exécution d'une fresque, d'un bas-relief, d'un joyau.

Jean-Baptiste Cibo, le futur Innocent VIII, était né à Gênes en 1432. Il appartenait à une famille distinguée (son père avait rempli, en 1455, l'office de sénateur de Rome et, au temps du roi René, celui de vice-roi de Naples) et parvint de bonne heure aux dignités ecclésiastiques. Il reçut la pourpre cardinalice, en 1473; onze ans plus tard, âgé de cinquante-deux ans seulement, il monta sur le trône de Saint-Pierre, grâce à l'appui de Julien della Rovere, le tout-puissant neveu de Sixte IV; grâce aussi, affirme-t-on, à des promesses et des engagements qui n'étaient pas d'une correction absolue

Le cardinal Cibo avait, en montant sur le trône, une progéniture plus nombreuse qu'il ne convenait à un membre du Sacré Collège. Néanmoins, abstraction faite de cette irrégularité, il sut se défendre des excès de népotisme qui ont jeté une tache indélébile sur la mémoire de Sixte IV: s'il s'efforça d'établir avantageusement ses enfants (il dut faire bien des concessions pour assurer le mariage de son fils Franceschetto avec la fille de Laurent le Magnifique), il ne convoita pas pour eux la possession de provinces entières, comme l'avait fait son génial et insatiable prédécesseur.

Un fait à son honneur, c'est la rareté des nominations dans le Sacré Collège (il est vrai qu'il avait pris à cet égard des engagements formels dans le conclave qui précéda son élection): il ne fit qu'une seule promotion de cardinaux, et cela seulement après cinq années de pontificat, en 1489. En résumé, c'était une nature faible, mais honnête.

Un écrivain ecclésiastique de notre pays, l'abbé Christophe, porte un jugement, somme toute, équitable sur Innocent VIII quand il dit qu'il possédait les qualités de l'homme de bien, et qu'il avait aussi les vertus qu'on aime à retrouver dans le prêtre. Il voulait sincèrement le bien, ajoute l'abbé Christophe, et il l'aurait toujours fait, s'il ne lui en eût coûté de le vouloir. Mais son caractère servait mal la rectitude de ses intentions. Il fléchissait devant les obstacles, cédait à la crainte et se laissait dominer par les influences. La suavité de ses manières, son indulgence, sa facilité à oublier les torts, en avaient fait l'idole de ceux qui approchaient de sa personne, et jamais le trépas d'aucun pontife n'inspira à la cour romaine plus de regrets que le sien. Mais les qualités, qui font les délices de la famille, se changent en défauts, dans la pratique du gouvernement, quand elles ne sont point soutenues par cette sévérité juste et ferme qui sait réprimer à propos.

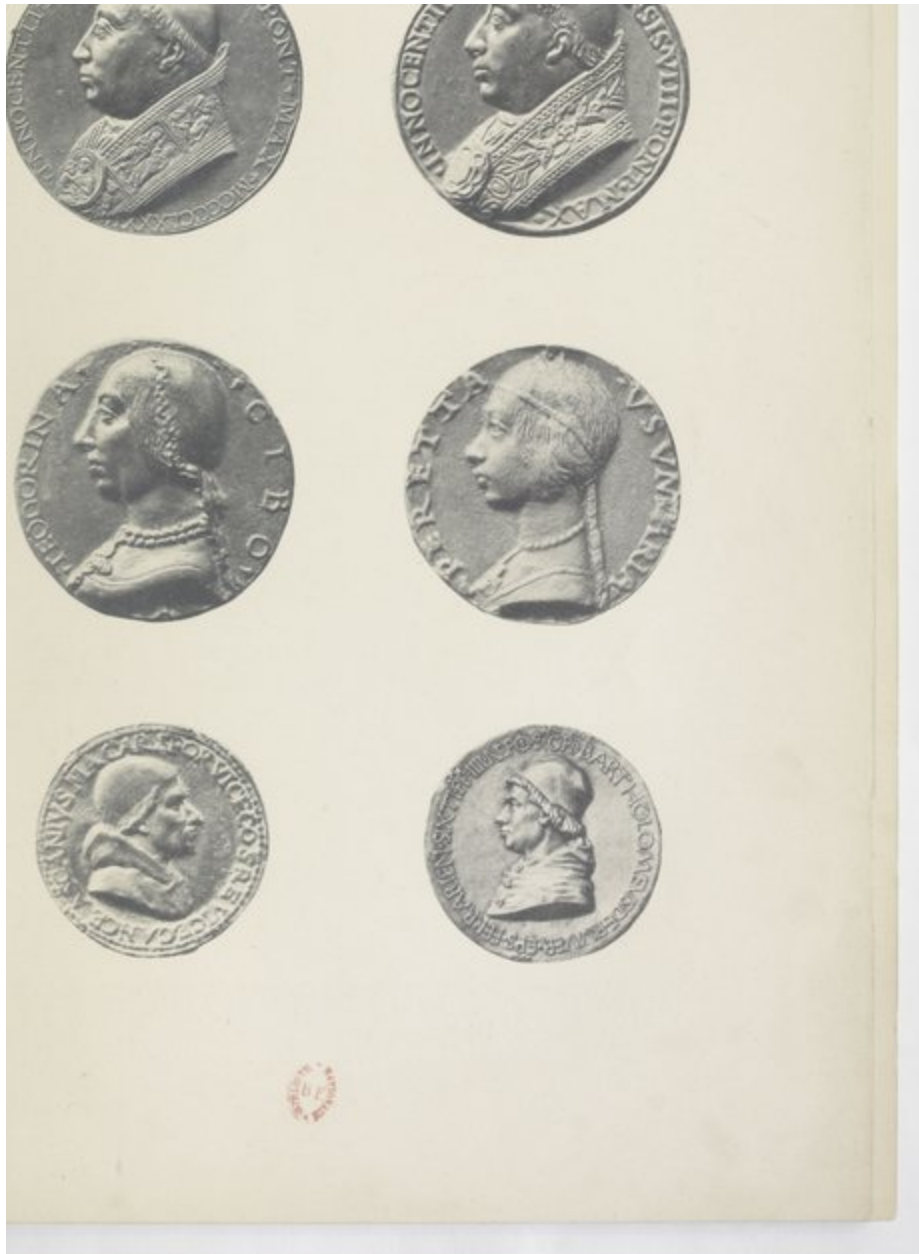
Si la vénalité et la corruption arrivèrent, sous ce pontificat, à leurs dernières limites, de même que le manque de sécurité, ce n'est pas tant au pape qu'il faut imputer ces désordres qu'à l'esprit même de la population romaine, à ces factions exécrables, s'incarnant l'une dans les Orsini, l'autre dans les Colonna. Ce qui prouve au surplus combien la Renaissance fut étrangère à ces excès, c'est qu'aucune des familles romaines n'eut moins de part que ces deux-là au mouvement intellectuel du XV^e siècle. Je ne crains pas d'affirmer que ce sont les traditions de fureur et de barbarie, inhérentes au peuple romain du moyen-âge, qui ont jeté leur ombre sur les derniers pontificats du XV^e siècle. Malgré les difficultés intestines, malgré la guerre

aussi longue qu'acharnée avec le roi de Naples, Innocent VIII, à peine monté sur le trône, fit reprendre activement les travaux inaugurés par Sixte IV. Est-il nécessaire d'ajouter qu'en dépit de sa bonne volonté, il fut impuissant à leur donner la même cohésion et le même éclat que son illustre prédécesseur: le parallèle est écrasant. Mais nous avons le devoir ici de considérer son pontificat en lui-même. Or un examen approfondi des entreprises d'Innocent VIII nous apprend que si ce pape avait un penchant excessif pour les bijoux (le Gênois se reconnaît bien à ce trait!), s'il fit tour à tour preuve de parcimonie et de prodigalité, il rendit à l'art, dans une sphère restreinte, quelques services des plus importants. On trouvera plus loin des détails sur les additions qu'il fit au Palais du Vatican, sur la construction de la villa du Belvédère, sur celle de la fontaine de la place de Saint-Pierre, de l'église «Santa. Maria in via Lata», de la villa de la Magliana, etc. Eu égard à la sculpture, son nom est indissolublement lié à celui de Pollajuolo. Et comment refuser une marque d'attention, pour ne pas dire de sympathie, au prince qui réunit, sur les bords du Tibre, des maîtres tels que le Pérugin et Pinturicchio, Mantegna et Filippino Lippi!

Parmi les industries somptuaires, l'orfèvrerie et la broderie, si intimement liées aux cérémonies de la cour de Rome, jetèrent un vif éclat. Pour les autres branches de l'art, Rome — il faut le confesser — resta en retard sur la plupart des autres villes d'Italie: on n'y trouvait ni fours de majoliques ou de verreries, ni métiers de haute lisse, ni ateliers de mosaïques.

Des fêtes aussi nombreuses que brillantes témoignèrent du goût d'Innocent VIII pour la magnificence. Rappelons seulement l'entrée de Djem, que le cardinal d'Aubusson, grand maître de Rhodes, venait de remettre entre les mains du pape (13 mars 1489). les fêtes célébrées pour la prise de Grenade, l'entrée du cardinal de Médicis (22 mars 1492), celle de Ferdinand, prince de Capoue (27 mai 1492), la translation de la sainte Lance (31 mai 1492).

MÉDAILLES D'INNOCENT VIII, DE TEODORINA CIBO, DE
PERETTA USODIMARE, D'ASCANIO SFORZA ET DE BART.
DELLA ROVERE



Si nous considérons une des faces les plus profanes de l'art — le théâtre, — ici encore, le pontificat d'Innocent VIII marque le point de départ d'une évolution capitale. Depuis un temps immémorial, la Confraternité du Gonfalon

représentait chaque année un mystère dans le Colisée, le vendredi saint, usage consacré en 1490 par une autorisation spéciale d'Innocent VIII. Désormais, il ne s'agit plus de représentations sacrées, mais de représentations soit classiques, soit de circonstance. Vers 1488, Tommaso Inghirami, alors âgé de dix-huit ans, joua l'Hippolyte de Sénèque et remporta un tel succès dans le rôle de Phèdre qu'il en garda le surnom. La prise de Grenade fut le signal de représentations plus caractéristiques encore. A cette occasion, le cardinal Raphaël Riario chargea le secrétaire des brefs, C. Verardi de Césène, de composer en latin une pièce de circonstance, l'Histoire Bétique, qu'il fit jouer dans son propre palais. On célébra d'abord des offices solennels d'actions de grâces; puis on organisa des jeux à tous les carrefours de la ville, une chasse aux taureaux, des combats de cavaliers, un assaut militaire figurant la prise de Grenade, des processions, des pompes triomphales, des feux d'artifice, enfin une représentation dramatique. La pièce de Verardi fut accueillie, s'il faut en croire l'auteur, par le sénat et le peuple avec un tel silence et une telle attention, elle fut suivie d'applaudissements si chaleureux, que tous avouaient n'avoir depuis longtemps rien vu ni rien entendu d'aussi agréable.

L'exemple du cardinal Riario ne tarda pas à être suivi par le cardinal Mendoza (voy. ci-après).

Les sciences et les lettres attiraient moins Innocent VIII. Quoique l'Université romaine continuât, pendant son pontificat, à compter une série de professeurs distingués et à attirer de nombreux élèves étrangers; quoiqu'il protégât ou employât une série d'écrivains savants ou élégants —

Politien, Ermolao Barbaro, Pontano, Tito Vespasiano Strozzi, P. Marsus, le médecin Zerbi, l'humaniste J. Fuchsmagen, Gasp. Biondo, Andrea de Trébisonde, Giac. de Volterra, G. P. Arrivabene, Sig. dei Conti, Giov. Lorenzi , — il était loin de ressentir pour ces études l'ardente sympathie de Sixte IV.

Il le prouva entre autres par son indifférence vis-à-vis de la Vaticane, qui avait pris, sous son prédécesseur, un si magnifique développement. On trouvera, dans le travail que j'ai publié avec M. Paul Fabre, le texte des rares documents qui concernent les acquisitions faites pendant ce pontificat. La commande confiée en 1485 au miniaturiste Joachinus (identique soit à Giovacchino di Giovanni de Sienne, soit à Giovacchino de Gigantibus, qui travailla pour le roi Ferdinand de Naples) ne semble pas avoir été des plus importantes: cet artiste ne reçut, en effet, de ce chef qu'une somme de 24 ducats.

Constatons du moins que, dans le choix de ses médecins, Innocent VIII fit preuve d'une certaine indépendance: il employa entre autres un juif.

Il n'est pas surprenant que la typographie romaine, si prospère naguère, souffrît de l'indifférence générale et déclinât rapidement. Relevons, à l'actif de l'imprimeur «Andreas Fritag de Argentina», qui s'établit à Rome vers la fin du règne d'Innocent VIII (1492-1496), son édition du *Compotus cum commento* .

La xylographie, à son tour, qui n'avait d'ailleurs jamais brillé à Rome d'un éclat bien vif, périclita au temps d'Innocent VIII. Seul, Jean-Philippe de Lignamine, médecin, littérateur et imprimeur à ses heures de loisir, prit à cœur de relever l'illustration de ses volumes. Son édition des

Opuscula de Ph. de Barberiis offre des figures de Sibylles et de Prophètes d'un dessin très satisfaisant, dans la manière de D. Ghirlandajo.

Marque d'A. Fritag.



Les souvenirs de l'antiquité païenne avaient le privilège d'inquiéter, d'effrayer, l'esprit timoré d'Innocent VIII. Malgré la pression de son entourage, l'enrichissement des collections pontificales le laissa absolument indifférent. Le Musée du Capitole ne s'accrut que de deux morceaux intéressants: le sarcophage trouvé en 1485 sur la voie Appienne, avec la momie de jeune fille, et les fragments d'une statue colossale trouvée près de la basilique de Constantin. A l'occasion de la découverte de la momie en question, dans laquelle on crut reconnaître la fille de Cicéron, et qui attira, comme en pèlerinage, Rome entière, Innocent VIII fit même preuve d'une singulière intolérance: il donna l'ordre d'ensevelir ces restes, de nuit, en dehors de la porte du Pincio, dans un terrain vague .

La cour pontificale n'imitait pas le rigorisme du pape. Dès lors, les reliques de l'antiquité tendaient à détrôner les chefs-d'œuvre nouveaux. Elles occupaient une place d'honneur dans les palais des prélats ou des grands seigneurs, dans les maisons des bourgeois, les ateliers des artistes. Et pendant qu'Innocent VIII négligeait ces trésors, Laurent le Magnifique mettait en coupe réglée, non seulement les ruines de la Ville Eternelle, mais encore celles

d'Ostie. En 1488, il acquit entre autres trois

« belli faunetti in una basetta di marmo, cinti tutti a tre da una grande serpe .»

Est-il nécessaire de rappeler quel essor les études archéologiques prirent à ce moment à Rome, principalement grâce à l'initiative de Pomponio Leto, le fondateur de l'Académie romaine! Leto était plus qu'un humaniste, je veux dire un païen, qui s'efforçait de faire revivre, dans sa maison du Quirinal, jusqu'aux mœurs, jusqu'aux croyances de Rome antique.

Avant de clore cette esquisse sur Innocent VIII, je dois donner quelques détails sur ses portraits. Son iconographie comprend, en documents contemporains, ses deux statues funéraires par Pollajuolo; ses médailles, d'une grande précision; puis quelques tableaux, dessins ou gravures trop peu importants pour être énumérés ici; ils nous montrent une physionomie régulière, mais assez terne, avec quelque chose de froid et de compassé .

De toutes les armoiries pontificales du XV^e siècle, celles d'Innocent VIII sont les plus compliquées. Nous voilà loin des motifs si nets et si décoratifs, tels que les clefs de Nicolas V, le taureau de Calixte III et d'Alexandre VI, les croissants de Pie II, le lion rampant de Paul II, le chêne de Sixte IV! Innocent VIII portait: de gueules, à la bande échiquetée d'argent et de sable; au chef d'argent, à la croix de gueules.

Pour emblème, Innocent VIII adopta un paon faisant la roue (voulait-il dire par là que «l'homme loyal ne craint pas d'être vu, et qu'il se soumet aux regards du public, qu'expriment les yeux de la queue du paon» ?); pour devise, il fit choix de ces trois mots français: «Leaulté passe tout.»

La famille même d'Innocent VIII ne joua qu'un rôle secondaire en tant que protectrice des arts .

Son fils Franceschetto Cibo (1449-1519), comte d'Anguillara et de Cervetri, tige des princes et ducs de Massa-Carrara, et époux de Madeleine de Médicis, la fille de Laurent le Magnifique, se signala plutôt par un mélange de cupidité et de dépenses folles que par des fondations d'art (en une nuit. il perdit 14,000 ducats) .

Lorenzo Cibo, le neveu du pape (revêtu de la pourpre cardinalice en 1489, † 1503), éleva, dans la Basilique de Saint-Pierre, la chapelle destinée à renfermer le Saint-Sacrement, et une autre chapelle à Sainte-Marie du Peuple. Ce prélat s'installa au palais de Saint-Marc, en 1491, après la mort du cardinal Barbo.

La fille du pape, Teodora, connue par sa belle médaille (Armand, t. II, p. 571; voy. notre planche hors texte), épousa Gerardo Usodimare de Gênes, qui remplit des charges financières importantes à la cour de son beau-père.

Ce fut aux parents des prédécesseurs d'Innocent VIII, aux Borgia, aux Piccolomini, aux Barbo et aux Zeno, aux della Rovere, aux Basso et aux Riario, qu'incombèrent principalement la direction du goût et l'encouragement des artistes.

Le luxe avait atteint à des proportions rares chez les membres du Sacré Collège. Dans le conclave qui précéda l'élection d'Innocent VIII, les cardinaux n'avaient-ils pas stipulé que ceux d'entre eux qui ne jouiraient pas d'un revenu de 4,000 florins recevraient de la Chambre apostolique une indemnité de 100 florins par mois!

Le train de maison d'un cardinal représentait donc une dépense de 200,000 francs, au bas mot.

Le neveu de Calixte III, le cardinal Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI, habitait un superbe palais entre le pont Saint-Ange et le «Campo dei Fiori» . Il se signala par d'importants travaux exécutés dans l'abbaye de Subiaco.

Le cardinal François Piccolomini, neveu de Pie II, et pape sous le nom de Pie III, s'était fait construire un palais magnifique, près du «Campo dei Fiori», entre la «Via pontificia» et le théâtre de Pompée: «in magnificis ædibus, non magis ad dignitatem cardinalatus, quam ad sacerdotalem frugalitatem a se constructis» . Ce palais abrita, jusque vers 1502, le groupe des Trois Grâces. aujourd'hui au musée de la cathédrale de Sienne. Son emplacement est occupé de nos jours par l'église Sant'-Andrea della Valle.

François Piccolomini prit soin de faire exécuter d'avance son effigie sépulcrale: il s'y fit représenter en costume sacerdotal, mitre en tête, les mains jointes .

Le principal représentant de la famille de Paul II, Marco Barbo († 1491), cardinal du titre de Saint-Marc, continua la construction du palais commencé par son oncle. C'était un grand clerc en matière de cérémonial, mais c'était aussi une nature droite et élevée. Il faut lire dans les Diaria d'Infessura sa belle réponse au cardinal della Rovere qui lui proposait de le faire élire s'il voulait céder son palais au cardinal d'Aragon:

« si hoc fecisset, non esset canonice, uti decet, electus. Item quia domus sua est fortior castro Sancti Angeli, et si hoc